

C'est jeune

Bernard Khoury, sous exposé

Nom : Khoury
Prénom : Bernard
Date de naissance : 19 août 1968
Signe particulier : visionnaire fou

Il est fou, ce Bernard Khoury ! Extraordinairement, monstrueusement fou ! Son architecture impressionnante, dérange ; elle décoiffe les idées reçues ancrées dans le béton ennuyeux des villes qui s'ennuient. Ce pas assez prophète dans son pays, où il est encore trop sous exposé, a confondu le monde architectural avec ses premières étonnantes réalisations, rapportant au pays une honorable mention pour le prix de la jeune architecture «Premio Borromini» qui lui fut remis à Rome en septembre dernier.

A trois ans et haut comme trois pommes, Bernard Khoury était fou. Déjà ! Boucles blondes sur un visage d'ange totalement indiscipliné, il lui suffisait de brandir ses grands yeux, beaucoup trop grands pour son petit visage, et exprimer sa colère d'enfant d'une voix d'homme mûr, pour secouer les alentours et étonner. Déjà ! Son vélo à trois roues qu'il enfourchait sans se soucier vraiment de se casser la gueule, qu'il avait grande, déjà, a révélé une attitude qu'il ne quittera jamais.

Il abandonnera son vélo pour prendre le chemin de la vie et sortir des sentiers battus et confortables qui, repères bien plantés, enferment dans du déjà-vu.

Il transformera chaque projet en une véritable expérience où le visiteur, curieux passant venu s'étonner un moment, aurait également son travail à accomplir, une participation active.

«J'ai toujours su ce que je voulais faire, mais j'avais une vision idéaliste de la profession». La voix n'a pas changé, toujours aussi grave. Un peu plus calme, plus retenue. Les yeux sont pareils.

Aujourd'hui saillants dans un visage d'homme. «Normal, j'ai grandi dans les pattes de mon père». Il y a sûrement dans ce génie fou un zeste de Khalil Khoury, le père. Avec le fils et un esprit pas très saint, ces deux architectes vont offrir à l'architecture libanaise des émotions qui resteront gravées dans la pierre et ce désir de voir plus grand, comme une impatience et inaltérable volonté d'aller plus loin.

Bernard savait évidemment très bien ce qu'il voulait faire plus tard, dessinant encore et encore, construisant des maquettes à la dimension de son imagination. «Il ira loin», prédiront les grands.

Il a été loin. À la Rhode Island School of Design, d'abord, puis à l'Université de Harvard d'où il ramène une maîtrise en architecture.

Le projet «BO18»

Le retour au pays sera court, l'intermède new-yorkais aussi. Bernard revient en 1998 pour concevoir le projet fou du BO18, indescriptible monument, une boîte de nuit mais bien plus, le projet le plus publié dans l'histoire de l'architecture de la région. «un projet qui est le fruit de son contexte et de son environnement, et qui, initialement, n'était pas voué à développer une architecture avec un grand A». Construit sur un terrain de location qui prend fin en décembre 2003, «il a été pensé dans cette optique ponctuelle et éphémère».

Hymne à la mort ou hymne à la résurrection, Bernard précise : «Je n'ai pas envie de l'enfermer dans une définition car ce projet a plusieurs lectures. Il m'a permis d'aller au bout des choses et de prouver que l'on pouvait développer des recettes ambitieuses sans pour autant se plier aux critères du marché ou pomper des concepts importés».

Il n'a pas cessé depuis de donner des conférences et de participer à des émissions télévisées partout dans le monde pour expliquer plus longue-

ment sa vision audacieuse de ce qui est devenu une «déferlante médiatique impressionnante et un grand succès architectural». Ce travail sera enfin couronné par un prix de la jeune architecture - celle des moins de 40 ans -, avec mention spéciale, décerné par la ville de Rome.

Ce jour de septembre 2001, Bernard se souviendra surtout de l'échange de trophée avec un de ses maîtres à penser, l'architecte Jean Nouville, récompensé quant à lui pour l'ensemble de son œuvre. Ses impressions sur cette victoire : «C'est une sélection mondiale, et actuellement le prix de la jeune architecture le plus important en Europe. Le prix m'a poussé à continuer dans cette voie».

En 2001, il renouvelle la surprise avec Centrale, un restaurant «développé autour de l'idée de la récupération réfléchi et non de la réhabilitation».

Il travaille actuellement, et encore à surprendre, avec deux projets en cours de réalisation, le premier presque clôturé, à la rue de Danas, «une structure inhabituelle sur une parcelle de 280 mètres carrés qui va contenir un restaurant japonais».



«Développer des recettes ambitieuses sans pour autant se plier aux critères du marché ou pomper des concepts importés».

c'est peu dire au vu de la maquette, impressionnante, du jamais-vu. Et le second à Berlin. «un gigantesque projet sur 22 000 mètres carrés dont 14 000 sont classés historiques. L'espace incorpore un hôtel, des salles de concert, des galeries, des bureaux, des ateliers et un media parc».

C'est un projet à très long terme qui se fait malheureusement par étapes. Il me permet surtout d'établir un bureau de liaison là-bas».

Il a grandi, le petit Bernard mais n'a pas tellement changé, dans le fond. Un peu plus calme, dans la forme, il continue de vouloir faire éclater tous les repères et d'abord les siens, pour conquérir le monde. «A partir de là, je m'accroche. Je n'ai pas encore gagné la partie. Ma démarche est dangereuse. Ou ça passe ou ça casse».

Carla HENOUD

ARCHÉOLOGIE

Il y a 9.500 ans, la civilisation de la « rivière perdue »

Une civilisation dite de la «rivière perdue» datant de 7.500 ans avant J.-C. a été découverte au large de la côte occidentale de l'Inde, a révélé un ministre indien.

«Les découvertes enterrées à 40 mètres au-dessous du niveau de la mer révèlent une sorte de civilisation humaine, une cour, un escalier, une salle de bains, un temple», a indiqué Murl Manohar Joshi, ministre indien des Ressources humaines, ainsi que du Développement de l'Océan.

«Cela ressemble à une civilisation du type Harrapa mais remontant bien plus loin, à 7 500 ans avant J.-C.», a-t-il ajouté.

Les sites archéologiques les plus anciens attestant de la présence d'une civilisation humaine dans le sous-continent indien sont ceux de Harappa et de Mohenjodaro, les deux villes de la civilisation de l'Indus et qui ne sont pas antérieures à 2.500 ans avant J.-C. Les «découvertes archéologiques maritimes» sont le fruit d'un exercice conjoint mené par l'Institut d'archéologie et l'Institut du développement de l'Océan Indien dans la région du golfe de Cambay, au large des côtes de l'État du Gujarat, dans la mer d'Arabie. Dans ce site ont été no-

tamment découverts des morceaux de matériel de construction, des poteries, des perles, des morceaux de sculptures brisées, des os de mâchoires et des dents humaines fossilisées, ainsi qu'un rondin de bois coupé et dont la datation par différentes méthodes indique qu'il remonte à 7.500 ans avant J.-C.

L'imagerie acoustique a révélé la présence d'une rivière sur une étendue de 9 kilomètres, le long de laquelle tous ces objets ont été trouvés. Elle a également révélé des structures rehaussées qui forment des saillies sur le fond de la mer. «Nous avons formé un groupe pour entreprendre des études plus poussées», a dit M. Joshi. «Nous devons trouver ce qui s'est passé à l'époque... où et comment cette civilisation a disparu... quelle sorte d'activité sismique il y a là».

L'État du Gujarat avait été le théâtre le 26 janvier 2001 d'un tremblement de terre qui avait causé des destructions massives et provoqué la mort de plus de 20 000 personnes.



Peinture au kilomètre

Le professeur Tsongdrey Rabgyay enseigne les beaux-arts au Tibet. Une branche, en fait, bien particulière, comprenant notamment le «tangka», dont un spécimen existe dans sa patrie d'origine, une gigantesque fresque longue de 618 mètres et qui pèse non moins d'une ton-

ne. Il fallut quatre ans à 400 artistes pour mener à terme ce chef-d'œuvre titanesque, aujourd'hui exposé à Pékin. Une nouvelle Grande Muraille, en quelque sorte...

(Téléphoto AFP)

SOCIAL - Rétablir un sentiment de tension face à la récession japonaise

L'humiliation TV pour éviter la faillite

Chaque lundi soir, 1,7 million de foyers japonais s'immobilisent devant leur téléviseur pour regarder des boulangers, confectionneurs de sushis (poisson cru) ou gérants de magasins de pâtes se faire humilier en public par des «maîtres» de leur métier.

Rôle mais cruelle, l'émission Ai no Bimbo Dasshutsu Daisakusen (Stratégies pour échapper à la pauvreté) de la chaîne privée TV Tokyo a officiellement pour but d'aider des entrepreneurs au bord de la faillite.

Chaque semaine, les producteurs convoquent un candidat et le soumettent au bon vouloir d'un expert de renom de son secteur connu pour ses talents culinaires et son tempérament colérique.

Beaucoup d'apprentis renoncant à mi-parcours d'une formation qui dure d'une à trois

semaines, après avoir subi toutes sortes de tracasseries allant jusqu'à des gifles du «tuteur».

Certains peuvent passer une journée à griller de l'anguille sur un brasero ou à faire sauter dans une poêle des kilos de sel pour qu'on teste leurs forces musculaires et mentales.

La pilule est tellement dure à avaler qu'en dépit d'une grave récession actuellement au Japon et de la publicité gratuite que fournit l'émission, le nombre de candidats ne cesse de diminuer.

«Il y a deux ans, nous avions 30 à 35 candidats par semaine maintenant nous n'en avons

qu'entre 10 et 15», a expliqué à l'AFP Tetsuo Ota, producteur de l'émission.

Pour l'activité moribonde de Yoshinori Yaginuma, 40 ans, sa participation au show en juillet a pourtant été providentielle.

Chanter avec des moines

Croûtant sous 10 millions de yens (76 000 dollars) de dettes, M. Yaginuma dormait depuis des mois dans son magasin de sushis à Soka, près de Tokyo. Honteux, il n'osait pas rentrer chez lui affronter le regard de sa femme et sa fille de 15 ans. «J'avais l'impression tous les jours que j'allais mourir. Petit à petit, mes recettes avaient chuté et mes profits s'envolaient en fumée. En novembre (1999), les caisses étaient vides», a raconté M. Yaginuma, qui emploie 10 personnes à temps partiel.

Quelques mois plus tard, il se retrouvait dans la cuisine de «Maître» Ando, 36 ans, le patron ultraperfectionniste d'une chaîne de sushis «tour-nants» (plats circulant en permanence grâce à une courroie) à Tokyo.

En dépit de vingt ans d'états de service, M. Yaginuma admettra devant les caméras qu'il ne sait pas bien découper certains poissons avant d'être puni par une journée entière au lavage de la vaisselle.

Au cinquième jour, «Maître» Ando vérifie le travail de son «apprenti» et marmonne : «Au fond, tu n'es peut-être pas fait pour être un chef sushi».

Pourtant, à la fin de sa période de formation, après rénovation de son magasin, remise à plat de sa gestion et une journée à chanter des sutras avec des moines dans un temple près

de Kagoshima (sud), l'activité de M. Yaginuma décolle.

Ses recettes ont triplé depuis ses performances télévisuelles à 60 000 yens par jour et il a remboursé 3 millions de sa dette.

«Etre un chef sushi est embarrassant, on baisse la tête et fait ce que le client ordonne mais il n'y a rien de pire qu'une expérience comme celle que j'ai vécue à la télévision», estime M. Yaginuma.

«Je ne pouvais pas tomber plus bas et n'avais pas d'autre choix qu'améliorer ma situation», explique-t-il.

Les abus commis sur les candidats peuvent choquer mais certains experts pensent comme les producteurs que ces souffrances sont formatrices.

«Les Japonais sont de moins en moins persévérants. La richesse et la prospérité les ont

anesthésiés. Pour sortir de la récession actuelle, il faut restaurer un sentiment de tensions», affirme Takashi Shokei, professeur de culture japonaise à l'Université Meisei de Tokyo.

Daisaburo Hashizume, professeur de sociologie, analyse le succès du show : «Les gens ont peur d'être pauvres. Ils veulent rire de ces situations mais en réalité, ils sont à risque».

Les humiliations endurées ne sont payantes que pour environ la moitié des candidats, selon des chiffres compilés sur trois ans par le producteur Ota.

Environ 20% des participants multiplient leurs revenus par dix ou 20, 30% les doublent ou triplent mais 20% reviennent à leurs vieilles habitudes et 30% finissent par fermer boutique.

BIZARRE...

Délaissé, l'éléphant devient méchant

Pris de fureur après avoir été abandonné par son troupeau dans l'est de l'Inde, un éléphant mâle a piétiné à mort dix villageois, dont deux enfants. Le pachyderme adulte a réduit en miettes des habitations légères et tué ou blessé leurs occupants à Amchaha et Pakuria, villages contigus situés dans l'État du Jharkand, a déclaré un responsable de police. Les incidents ont eu lieu à 200 kilomètres environ de Ranchi, la capitale de l'État. Les autorités ont déclenché une opération d'envergure pour rechercher l'animal.

En mini au tribunal

Un homme a été condamné à une semaine de prison en Malaisie après s'être présenté en mini-jupe et talons aiguilles devant un tribunal islamique qui le poursuivait pour actes immoraux, a rapporté un quotidien.

Mohamad Ade Zainal, 27 ans, a plaidé coupable de «travestissement et de s'être comporté en femme dans un lieu public». Il a aussi écopé d'une amende de 600 ringgits (160 dollars).

Selon le New Straits Times, il a expliqué qu'il se prostituait depuis deux ans et essayait seulement de gagner sa vie.

Spectacle Oum Kalsoum en France

La chanteuse égyptienne Oum Kalsoum, qui a fait rêver plusieurs générations dans le monde arabe, inspire un spectacle de théâtre et de musique, intitulé Oum, qui sera créé le 23 janvier dans le sud-est de la France, avant une tournée dans le pays. Le metteur en scène Adel Hakim a signé le texte, en s'inspirant des écrits de Selim Nassib sur la vie de la chanteuse, surnommée «l'astre de l'Orient». Le Tunisien Lotfi Achour signe la mise en scène de cette création préparée au cours d'une résidence à la Chartreuse de Villeneuve-Avignon (sud-est de la France). «L'histoire d'Oum Kalsoum (1902-1975) est celle d'un rendez-vous unique entre une artiste et son public pendant près d'un demi-siècle, dans une relation échappant à toute analyse rationnelle» rappelle Lotfi Achour. C'est l'Égyptienne Afaf Reda qui est la voix de la chanteuse -, dont la carrière révèle «un répertoire qui reste probablement, l'un des plus riches et des plus complexes de la musique arabe».

Sexe et infarctus

Des relations sexuelles fréquentes n'accroissent pas les risques d'attaques cardiaques sur les hommes d'âge moyen, peut-on lire jeudi dans une étude publiée par le Journal of Epidemiology and Community Health. Sur le millier d'hommes âgés de 45 à 59 ans interrogés suivis pendant près de vingt ans près de la ville de Caerphilly, au Pays de Galles, un quart de ceux ont dit «avoir fait» au moins deux fois par semaine et un cinquième moins d'une fois par mois, le reste se situant entre les deux. L'étude conclut qu'il n'y a aucune preuve apparente de risque accru de fracture du myocarde en cas de relation sexuelle fréquente. Ceux qui déclarent des relations sexuelles moins fréquentes semblent même être plus exposés aux crises cardiaques mortelles. Mais pour une moyenne d'une relation sexuelle par semaine sur cinquante ans, seul un homme sur 580 pourrait mourir des conséquences de l'acte en lui-même, concluent les chercheurs.

Trop cher, le train royal

Le palais de Buckingham envisage de remiser au garage le train royal, dont le coût d'entretien exorbitant fait grincer les dents des contribuables britanniques. Aucune décision définitive ne sera prise avant le jubilé d'or qui célébrera jusqu'à l'été les cinquante ans de règne de la reine Elizabeth, précise toutefois le Times. Mais dans des propos à la télévision le trésorier de Sa Majesté, Michael Peat, a indiqué que la reine pourrait au mieux devoir partager ses compartiments afin de réduire les coûts. Des réductions drastiques ont déjà été effectuées depuis 1997, année de grogne sans précédent contre les dépenses somptuaires du palais. A cette date, l'entretien du train royal coûtait deux millions de livres par an. Il n'en coûte aujourd'hui plus que 600 000, mais la facture moyenne de chaque déplacement se monte tout de même à plus de 35 000 livres, selon la BBC.

Recette miracle

Les candidats du jeu télévisé Le Maillon faible doivent capitaliser leurs gains après chaque bonne réponse ou attendre au moins six bonnes réponses avant de dire «banque» s'ils veulent maximiser leurs gains au final, selon les calculs de mathématiciens américains. «La qualité venimeuse de l'animatrice n'entre pas en compte dans nos analyses mathématiques», a déclaré William Butterworth, du Barat College à Lake Forest, dans l'Illinois, dans un article publié par la revue New Scientist. L'émission, déclinée sur le même principe dans de nombreux pays, met en scène huit candidats qui doivent répondre à des questions de culture générale. Chaque bonne réponse augmente les gains, mais ceux-ci ne sont comptabilisés que si les candidats les mettent «en banque». Le dernier candidat en lice empêche le tout.

L'honneur par erreur

Des admirateurs de Martin Luther King, venus rendre hommage à l'acteur noir James Earl Jones, ont failli voir le nom de James Earl Ray, l'assassin du leader noir, figurer au côté de noms légendaires du mouvement noir américain, rapportent les autorités de la ville de Lauderhill. Le nom de James Earl Jones doit être apposé sur une plaque où figure déjà celui de Martin Luther King, assassiné par James Earl Ray dans un hôtel de Memphis le 21 janvier 1968, jour devenu férié depuis aux États-Unis. L'erreur sera corrigée à temps pour la visite de Jones à Lauderhill, une banlieue de Fort Lauderdale, en Floride, samedi. À la suite d'une série de noms des personnalités qui ont aidé la cause des Noirs aux États-Unis, à l'instar de Martin Luther King, il était écrit : «Thank you James Earl Ray for keeping the dream alive» («Merci James Earl Ray de garder le rêve vivant»).

Dent en or pour un léopard

Un léopard du zoo de Singapour pourra désormais afficher aux visiteurs un beau sourire après s'être fait poser une couronne en or lors de deux opérations fort coûteuses. Yen Bai, un léopard âgé de six ans originaire du Vietnam qui s'était cassé une dent en mastiquant une bûche, a désormais une dent à 410 dollars. Une équipe de cinq vétérinaires, dont deux dentistes pour humains, ont effectué deux opérations pour fixer la couronne de 3 centimètres. L'or, en raison de sa solidité, a été préféré à des céramiques moins onéreuses.

Vol à la voiture-bélier

Trois malfaiteurs ont réalisé à Paris, non loin des Champs-Élysées, un «important et audacieux vol» à la voiture-bélier dans une bijouterie, a indiqué la police. Le préjudice du vol devrait être «très conséquent» et s'élever à plusieurs milliers de dollars. Les trois hommes ont brisé, à l'aide d'une voiture, une grosse cylindrique, la porte d'une bijouterie située avenue Franklin Roosevelt (8^e arrondissement) qu'ils avaient auparavant prestement parcourue en marche arrière sur une cinquantaine de mètres. Armés et masqués, ils sont ensuite descendus du véhicule et ont brisé les vitrines à coups de hache, raflant ce qui s'y trouvait. Le bijoutier, pris de peur, s'est réfugié dans la maison. Les malfaiteurs ont ensuite pris la fuite sans être inquiétés. Selon la police, il s'agit de professionnels «n'ayant pas froid aux yeux», et l'on fait valoir que ce type de vols a lieu généralement la nuit ou au petit matin et, en tout cas, «rarement à cette heure de la journée».

